

Contre le roman

ÉTIENNE BEAULIEU, *L'âme littéraire*, Montréal, Nota bene, Collection La ligne du risque, 2014, 208 pages

Pascal Chevrette

Volume 10, Number 1, Fall 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/79420ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (print)

1929-5561 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Chevrette, P. (2015). Review of [Contre le roman / ÉTIENNE BEAULIEU, *L'âme littéraire*, Montréal, Nota bene, Collection La ligne du risque, 2014, 208 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 10(1), 9–10.

CONTRE LE ROMAN

Pascal Chevrette
Chef de pupitre, littérature

ÉTIENNE BEAULIEU L'ÂME LITTÉRAIRE

Montréal, Nota bene, Collection
La ligne du risque, 2014, 208 pages

Avant de parler d'âme littéraire, cet essai parle du roman, qu'il critique avec véhémence. S'il le prend farouchement en grippe, l'auteur tient à le dire, il est lui-même un grand lecteur de romans, des grands romanciers surtout, Tolstoï, Flaubert, Kafka et compagnie. Alors, pourquoi livrer dans ses pages un procès aussi catégorique à un genre qui s'est imposé durablement au fil des siècles? Dans un réquisitoire paru en 2010, *L'enfer du roman*, le romancier français Richard Millet parlait du «corps mort du roman» et voyait dans «la majeure partie du roman contemporain [...] la version sentimentale du nihilisme». Un même sentiment traverse *L'âme littéraire*.

Nourri de nombreuses lectures, l'ouvrage trouvera preneur chez un lecteur déjà interpellé par les débats et analyses sur la chose littéraire. Il suit en cela la ligne éditoriale de la collection La ligne du risque des éditions Nota bene. Étienne Beaulieu, jeune écrivain et professeur, cofondateur des cahiers littéraires *Contre-jour*, a réuni ici certains de ses textes tirés de cette publication. L'auteur, qui ne craint pas la polémique (à laquelle il consacre d'ailleurs un texte), dit du roman qu'il est «aujourd'hui une vaste entreprise lucrative par laquelle la littérature ne breddouille plus que d'insanes banalités et ramène toute transcendance à un anthropocentrisme bas de plafond.» C'est ce désir de transcendance qui justifie sa démarche; en empruntant le terme «âme» au philosophe tchèque Jan Patočka, Beaulieu lui refuse ses connotations religieuses et catholiques pour lui préférer celles de «présence à soi» et au monde qui nous dépasse.

L'auteur cherche ainsi à redéfinir le geste même de l'écriture dans une civilisation où tous les points de vue se valent, où personne ne semble responsable de rien. Si le roman a bien servi l'Occident dans son projet moderne d'émancipation et de libération, il s'enlise aujourd'hui dans ce que Borgès qualifiait de «mauvais infini, celui de sa propre perpétuation». En revanche, c'est la prose, dégagée de la fausse auréole du roman, qui tiendrait aux yeux de Beaulieu le meilleur rôle pour assurer désormais notre rapport au monde. *L'âme littéraire* est donc un essai aux accents pamphlétaires et à la prose philosophique, un peu lourde et serrée, qui questionne la nature et l'objet même de la littérature.

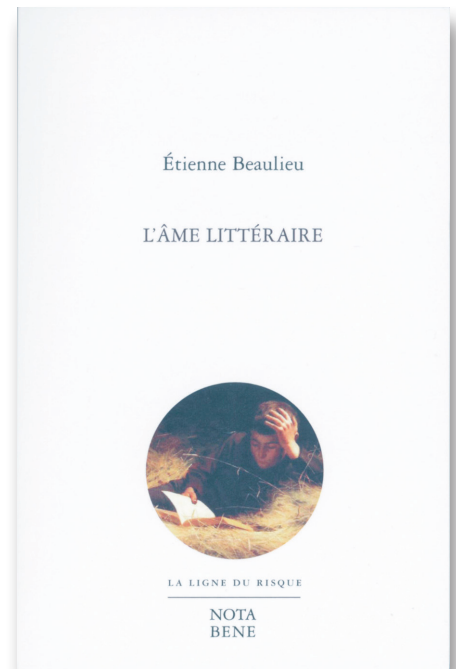
LE PARADIS IMAGINAIRE DES INDIVIDUS

En lisant ce livre, on constate que l'auteur ramène tout le projet de la modernité au roman, ce qui à la longue peut agacer. Même si la thèse est sensée, elle ne manque pas de soulever des réserves quant à sa portée réelle. La société est «romanesque», elle, souffre de «relativité romanesque», d'«hégémonie romanesque», de l'«idéologie romanesque». Le texte central du recueil, «Roman», revient avec une insistance parfois redondante sur ces dérives et ce «dérapiage ontologique du roman». On doit comprendre de cette diatribe que le genre romanesque a une histoire, et que cette histoire entretient des liens étroits avec le concept d'individu, ce dernier recherchant sans cesse et sans répit son bonheur et ses libertés. Le roman serait devenu idéologique puisqu'il ne proposerait rien d'autre qu'un horizon de temps fermé où nous ne sommes plus que des individus-personnages, vivant nos propres histoires, sans réelle possibilité de rencontre. Sa formule la plus éclairante est que le roman est «l'expression de la domination de la notion d'individu».

On doit comprendre de cette diatribe que le genre romanesque a une histoire, et que cette histoire entretient des liens étroits avec le concept d'individu, ce dernier recherchant sans cesse et sans répit son bonheur et ses libertés.

Beaulieu tire plusieurs conclusions de cet énoncé, dont celle voulant que le roman, en explorant la vaste infinité des possibilités humaines, n'enferme en réalité l'âme, la referme sur elle-même. Elle serait – l'expression est paradoxale – «centrée dans le décentrement», incapable de trouver unité dans le monde, se mettant dans une position où elle ne lui répond plus, ne lui est plus responsable. Le roman, donc, expression pervertie du libéralisme des Lumières, «paradis imaginaire des individus», disait Milan Kundera.

Les autres courts essais (sur la notion de polémique, sur le genre de l'essai) ainsi que plusieurs commentaires sur les œuvres de quelques écrivains, complètent et servent d'assise à ce texte central, «Roman», qui examine longuement les prémisses philosophiques et esthétiques sur lesquelles le roman a bâti son empire. Les écrivains convoqués tout au long de ce parcours, à commencer par Joseph Joubert, auteur



méconnu de carnets, Rainier Maria Rilke, Hermann Broch, Fernando Pessoa, Virginia Woolf et Peter Handke, Beaulieu les élit comme de grands prosateurs parce qu'ils ont conduit le roman à ses limites et induit un sens nouveau, plus profond, à l'acte d'écrire, leur prose ayant quelque chose de presque spirituel.

LA PROSE, OU COMMENT CULTIVER L'ÂME ?

Contre l'illusion de la vraisemblance, ce choix de la prose serait celui de l'expérience, du réel. Beaulieu a de belles pages sur l'essai et le fragment, plus proches de sa conception de la littérature. Mais pourquoi ces choix? La poésie et la chanson peuvent tout aussi bien chercher à dire l'expérience, à dire le réel. Même chose pour le récit. Alors en quoi le récit se distingue-t-il du roman? Il me semble important de poser ces questions, car au cœur du roman, il n'y a pas que la prose à dégager; le récit a également la capacité de transcender la subjectivité de qui raconte, de qui écoute. Pour développer mieux l'argument, il y aurait lieu de voir en quoi le roman, à un certain point de son histoire, a cessé de porter un regard sur le monde pour ne se centrer que sur la vie de l'individu.

Les idées de Beaulieu ouvrent d'intéressantes perspectives, mais parfois il me semble que l'opposition entre prose et roman nuise à un examen plus approfondi. Car sa tentative de sortir la prose du roman n'est ni simple ni évidente. Cette polarisation donne à ces deux concepts des interprétations que l'on ne conçoit pas si aisément: le roman serait nihiliste; la prose, spirituelle et consacrée aux seuls objets du monde. Oui, il y a certainement autre chose à écrire que du roman. Mais quoi écrire d'autre pour «éveiller l'âme»? Que de la prose? Il y a ici occasion de méditer encore la question.

VOIR CONTRE LE ROMAN

suite à la page 10

CONTRE LE ROMAN

suite de la page 9

Derrière ses propos, on sent bien les inquiétudes de l'auteur et son désir sincère de revenir à une «culture de l'âme» qui caractérisait l'humanisme de la Renaissance. *L'âme littéraire* lance le message qu'il faut tâcher de retrouver une certaine unité du monde, que la littérature doit retourner faire ses devoirs. Cela est tout à fait en phase avec le désarroi dans lequel nous plonge une société complexe comme la nôtre, avec des cultures millénaires qui se rencontrent et s'entrechoquent, et où le poids du monde pèse sur les esprits soucieux. Revenir à de vieux mots comme «âme», auréolés du sentiment de sécurité qu'ils procuraient et de leur mystère enveloppant, est une option tentante. Beaulieu voit dans le roman une forme excédée, qui nous empêche d'aller plus loin et nous prive d'un rapport avec le réel, nécessaire et vital. Il ne suffit plus, comme à l'aube de la Modernité, de montrer le monde, il s'agit cette fois de le sauver. L'âme peut bien sûr servir de réponse temporaire, mais elle demeure un mythe. Le dualisme roman/prose peut nous orienter, mais il ne répond pas à toutes les questions.

LE ROMAN, SEUL RESPONSABLE ?

A-t-on alors raison de faire du roman le seul responsable du relativisme contemporain? Dur d'établir un énoncé de cet ordre! À ce titre, le cinéma, tout comme la photographie, ou même l'invention du miroir, peut tout autant compter parmi les causes expliquant la dérive narcissique de notre époque. La position de Beaulieu sur le roman m'apparaît ainsi, par moment, un peu restrictive. Il existe de bons arguments pour justifier le roman, les rappeler aiderait à démêler les fils qui font de ce genre l'expression de la vision libérale et émancipatrice entretenue par l'Occident. Le roman n'a-t-il pas le rôle de nourrir l'imagination des lecteurs, de provoquer, la tâche d'éduquer sentimentalement un lecteur, de l'initier à la vie intellectuelle, et même, n'en déplaise à l'auteur, de contribuer également à son éveil? De grands romans «éveillent» très certainement à la vie intellectuelle.

En disqualifiant le discours sur le roman, c'est aussi un peu les romans qui sont touchés.

Même s'il prend soin de faire les nuances qui s'imposent, son jugement grossit les traits d'une forme très variée, tant dans ses différentes expressions que dans sa vaste histoire. Quatre siècles de roman, tant de pratiques différentes, se synthétisent difficilement dans une seule dénomination. En connotant aussi négativement le roman, Beaulieu risque d'en faire une caricature. Comme les fonctions du roman sont multiples, il peut être déconcertant de le restreindre à une seule, soit celle de relativiser les vérités et de nous empêcher de voir «l'Être». À ce titre, même le fragment, abordé dans le dernier texte du recueil, peut tout aussi bien «briller» par son obscurité... et ne pas éveiller l'âme.

Par ailleurs, Beaulieu devrait analyser plus en détail cette rupture avec les Belles-Lettres qu'il a la juste intuition de relever. Ses conséquences dans nos conceptions du texte et de la lecture ont été importantes. Il est vrai qu'aujourd'hui, lorsqu'on pense littérature, on pense presque immédiatement au roman, et c'est un problème. *L'âme littéraire* dit: «il n'y a pas que des romans à écrire!» Et c'est vrai! Bien qu'il soit souvent la première porte d'entrée dans le vaste univers de la littérature, il n'est pas la seule. En ce sens, si le livre de Beaulieu a une contribution majeure à apporter, c'est d'abord par cette invitation à réfléchir sur ce qu'il faut écrire, mais aussi par cette autre invitation à lire autrement. La lecture n'est pas que divertissement, comme le suggère une certaine conception plus populaire. S'il faut rejeter une certaine conception du roman, il faut du même coup redéfinir une autre façon de lire. Une réflexion sur la création littéraire va de pair avec un art de lire qu'il faut faire évoluer, qu'il faut – j'ose le terme – convertir. Si «âme littéraire» il y a, elle est à la fois celle de l'écrivain que celle du lecteur.

QUE FAUT-IL ÉCRIRE ?

Si le chant épique ou la tragédie ont jadis été les genres dominants – les formes de l'âme antique –, en mettant à l'avant-plan l'héroïsme de la vertu et la fatalité face à son destin, le roman, lui, est l'expression d'un monde post-héroïque, où l'individu, tout-puissant, définit ses propres valeurs. Que faut-il écrire maintenant? Dans un texte magnifique, «L'hypothèse de l'âme» (*Une idée simple*), Yvon Rivard écrit que «le propre de la pensée, c'est de conquérir son humanité, c'est de créer des formes (artistiques, sociales, politiques) assez solides pour contenir à la fois la vie et la mort, assez souples pour ne pas éclater sous la pression de ces forces contraires» (p. 163). «La beauté du mot âme» que tente d'éveiller Beaulieu, c'est peut-être au fond cette souplesse intellectuelle à retrouver, qu'une conception actuelle du roman, figée, pétrifiée, ne parvient plus à incarner.

On aurait tort de ne pas considérer les implications des discussions livrées par le jeune auteur. La question du roman est celle de savoir ce qu'on écrit, elle englobe des interrogations sur le sens de la vie individuelle et collective, sur la capacité de juger, sur la vie intellectuelle, sur le rôle des textes dans l'éducation, sur le rôle de l'intellectuel dans la cité, sur notre rapport au passé, questions toutes contemporaines, inquiétudes toutes légitimes pour qui se sent concerné, au-delà de ce qui s'écrit, par l'humain et le monde.

Parler de l'âme, comme le fait Étienne Beaulieu, en avoir le souci profond, c'est une façon de s'interroger sur la formation de l'esprit humain. C'est un grand enjeu de civilisation. Bien que *L'âme littéraire* soit un texte difficile à lire, dense, il soulève dans toute sa pertinence cet enjeu et tente d'y répondre en reposant, à travers une passion évidente de l'auteur pour la littérature, les questions du vrai, du beau, du bien. Étienne Beaulieu croit encore au pouvoir de la littérature et quiconque un peu sensible à ces enjeux ne peut que se laisser contaminer par certains passages de ses essais. ❖



Les Cahiers de lecture depuis 2007

27 numéros, plus de 750 recensions,
des collaborateurs de tous les horizons

(tous les numéros sont en vente
à la boutique: action-nationale.qc.ca)

